

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 24

Artikel: Iena a Fridolin : la tsambetta de la Delèze-dâi-Biole
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IENA A FRIDOLIN

La tsambetta de la Delèze-dâi-Biole.

VAITCE quemet Fridolin conte stasse : — L'autr'hi, avoué mon ami Diuste, ie décheindé la montagne. On avâi êta vère dâo boû dein iena de clliâo dêrupite iô mé on monte, mé faut montâ. Quinta sâi! mè z'amî! et quinta fam! N'â pas de dere. L'a faliu s'arrêta âo cabaret de la Delèze-dâi-Biole po bâire quartetta et rupâ on bocon.

Lâi avâi que la serveinta, onna pucheinta lurenâ, âi djoûte grôche quemet dâi tiudre et rodze que dâi frie. La maîtrâ l'êtâi via, mâ lâi avâi de, dêvant de parti, de couâire 'na tsambetta avoué dâi tchoû, se dâi iâdza vegnâi dâi dzein.

— Dâo jambon et dâi tchoû! Cein va rîdo bin, que firant lè doû pequa-boû. Mâ qu'èin ausse prâo.

L'ant dan bu on demi, que s'è trovâ galèzameint trào petit, ein atteindé que la serveinta l'arreve avoué onna plliatêlâie de tchoû et dâi rachon de jambon asse grante que dâi creverte de tsevu.

— Mâ, tot parâi, fâ Diuste, que vâi bî et que l'a on nâ asse fin que lo renâ, clliâ tsambetta mè revint pas. On derâi que l'acheint la courtena. A-te oquie d'âovè per lé?

— Diabe lo pas, que lâi dio, rein n'è âovè que lo demi.

Eh bin! vâi! mâ l'affèrè l'êtâi que clliâ sacré tsambetta l'avâi zu on croûio vesenâdzo et que vegnâi quasû tota soletta per vers no. La serveinta ein a oïu quauque zene, allâ pî. Tot cein que repondâi l'êtâi :

— Oh! tot parâi, l'è mau fé de mè dere dâo commerce dinse. Clli jambon l'avâi tant bouna façon! Vo vâide, ora! on pâo pas sè fiâ à rein...

On s'è rattrapâ su lo fremâdzo.

Et ora, se vo z'allâ per la Delèze-dâi-Biole, vo voliâi oncora vère la galèza serveinta âi grôche djoûte rodze et âi get nâi que vâo vo servi on demi de tot crâno, et dâo novî jambon, mè z'amî!

SU « LE BONIVARD »

LO premi iâdzo que lo gros Elie de la Combaz l'è z'u à Dènevâ su lo bateau qu'on lâi disâi « Le Bonivard », sè levâ on coup de vaudâire dè la métsance que, ma fâi, lo bateau s'èin est vu d'onna tota rude. Lè voyage se cheintant mau à lâo z'èzè et noutron Elie fut pardieu malâo coumeint on tsin : l'a cru que volliâve reindre sè tripès.

— Cein pâo arrevâ, et prâo soveint! que vo mè dite... Ne derè-t-on pas qu'on n'a jamé oï dâi z'histoire dinse...

— Ne vo dio pas lo contréro, mâ accutâde cein que l'è arrevâ à Elie de la Combaz.

Lâi avâi su lo bateau dâo trei violare que djuvessant po fère plliâis âo mondo et passâvant ein aprî onn' assiâta po recouillî quauque centimes... Adan, à l'avis que lo gros Elie se cramponnâve à la baragne po reindre son dînâ,

vouâitcè lo violâre que s'approûtsé et lâi met dèso lo nâ s'n'espèce de tchindrî. Adan, Elie lâi fâ :

— Vo remâcho, mâ vo n'arâi pas p't-ître oquie dè pllie prévond?... *Sami.*

LE CHAPEAU ROUGE.

E printemps-lâ, Mme Vauderey prit la ferme résolution de s'acheter un chapeau de dimanche. Celui de l'été précédent avait reçu la pluie le jour du Jeûne, et la calotte en avait perdu sa rondeur. Une autre que Mme Vauderey l'eût peut-être retapé en le repassant sur un pot, mais elle, malgré qu'elle eût avancé d'un pas du mauvais côté de la quarantaine, aimait cependant à avoir bonne façon.

D'ailleurs, son mari avait toujours aimé la voir bien mise, et sa fille, qui était apprentie dans un grand atelier de couture et s'exerçait à la haute distinction, était chagrinée quand sa maman se permettait l'air pauvre et sans relations avec l'élégance...

Cet achat décidé, elle y pensa beaucoup et se mit à regarder les chapeaux des dames qui achètent le leur de bonne heure et, à la fin de mars, sont prêtes pour le beau temps. Elle-même, selon la bonne tradition, attendrait Pâques.

Mais il arriva qu'il plut durant toute la première quinzaine d'avril... Le plaisir qu'on a à se faire un chapeau quand il pleut et que le vent retrousse les parapluies, je vous le donne à penser. Donc, deux fois de suite, Mme Vauderey revint du marché sans avoir exécuté son projet, et Pâques fut là, brillant dans un triomphant soleil, qu'elle n'avait encore dans son armoire que le vieux chapeau à la calotte bosselée, ce qui fait qu'elle renonça à aller au sermon et y envoya son mari, ce qui revenait au même...

Vers le milieu de mai, elle sut à peu près exactement ce qu'elle voulait. En tous cas, elle ne voulait pas un de ces chapeaux aux ailes plates qui vous donnent l'air vieille fille, et quoi qu'elle n'eût pas peur d'une petite incursion du côté de l'élégance et du chic, elle ne voulait pas non plus un de ces serre-tête à la Marie Stuart qui conviennent à la fine fleur des jolies femmes catégorie dans laquelle Mme Vauderey, quoi qu'elle fût loin d'être vilaine, ne se plaçait pas.

Enfin, le jour arriva où elle put acheter ce chapeau. Elle avait remarqué, non loin de sa place de marché, le magasin d'une modiste qui lui paraissait très convenable dans ses goûts, et ce fut chez elle qu'elle entra, un samedi où, aux environs de onze heures, elle avait presque fini de vendre.

— Bien, Madame, dit cette modiste quand elle eut exposé son désir, j'ai ce qu'il vous faut, une capeline, pas trop grande... Vous dites que votre robe est brune? eh bien, voilà qui s'harmoniserait très bien.

Avec beaucoup d'assurance, elle prit sur un champignon un chapeau bordé d'une dentelle, et que Mme Vauderey, à première vue, qualifia de rouge... Certes, il était joli, pas trop haut, pas trop grand, baissant gracieusement l'aile à droite et à gauche, avec un petit nœud extra coquet du côté droit, un peu en arrière.

— Voilà votre affaire, madame, n'est-ce pas? Ce bordeaux s'harmonisera au mieux avec votre robe.

— Bordeaux, dit Mme Vauderey d'un air per-

plexe, n'est-ce pas une couleur un peu jeune pour moi?

— Oh, absolument pas! quelle idée!... J'en ai vendu un tout pareil de couleur sinon de forme, à Mme Mercet, la femme du notaire, qui a près de cinquante ans.

— Oh! pour une dame, passe encore, mais une paysanne!... qu'est-ce que les gens diraient si je me rajeunissais comme ça?

— Comment ça, vous rajeunir?... Mais vous n'êtes pas vieille... Voyons, quel âge avez-vous? trente-cinq?... trente-huit?...

— Oui, oui, dit Mme Vauderey contente quand même, plus les mois de nourrice et les jours de pluie.

Tout en se répétant que ce chapeau ne lui convenait pas, elle ne se décidait pas à y renoncer résolument. C'est qu'il lui allait bien. Il avait son teint un peu passé depuis quelques années, et la forme aussi lui plaisait.

— Vous n'en auriez pas un même, seulement un peu plus foncé?

Certes la modiste, pour en découvrir un même un peu plus foncé avait déjà jeté un subreptice coup d'œil sur tout ce qu'elle possédait.

— Un plus foncé?... Je me garderais bien de vous en vendre un plus foncé, c'est celui-ci qui vous convient.

Mme Vauderey soupira, se retourna vers la glace, tourna un peu la tête... Il fallait se décider par oui ou par non... Il était midi, et son mari devait s'impatienter.

— Va qu'il soit dit, soupira-t-elle.

— Eh bien, dit M. Vauderey quand elle arriva, tu en as mis du temps!... Combien avez-vous fourré de plumes et de fourbi sur ce chapeau?

— Des plumes?... pas une seule, il y a rien dessus qu'un petit nœud de ruban.

— Pour une fois que tu te faisais un chapeau neuf, tu pouvais le faire joli, et y mettre le prix.

— Oh, pour le prix, ne t'inquiètes pas, il y est.

Elle s'impatientait d'avoir l'avis de son mari, mais le redoutait aussi un peu, et en effet, devant le carton ouvert, M. Vauderey eut une exclamation:

— Un chapeau rouge, dit-il.

— Mais non, voyons, il est bordeaux.

— Eh bien, le bordeaux n'est-il pas rouge?... Essaie-le voir... Ma foi, te voilà toute rajeunie, prête à refaire un voyage de noces. Hein, Alice?

Alice était de cet avis, ce chapeau allait tout à fait bien et maman était très jolie dessous, mais on ne pouvait pas l'appeler rouge, il était même un petit peu plus foncé que bordeaux.

Tout d'abord, Mme Vauderey se sentit rassurée et résolue à porter ce chapeau le lendemain. Pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce que dirait celle-ci ou celle-là, et encore sa cousine Victoire qui pincerait les lèvres en la voyant avec un chapeau rouge... Car il était rouge, elle ne pouvait pas faire croire le contraire... Décidément, elle ne le mettrait pas dimanche... Elle verrait d'abord. Si une femme de son âge portait un chapeau de ce genre, elle prendrait courage, sinon, elle achèterait du vernis pour le rendre un peu plus foncé...

Ainsi, le samedi suivant acheta-t-elle à la droguerie un flacon de vernis dont on lui affirma que la teinte lui causerait un extrême plaisir,